



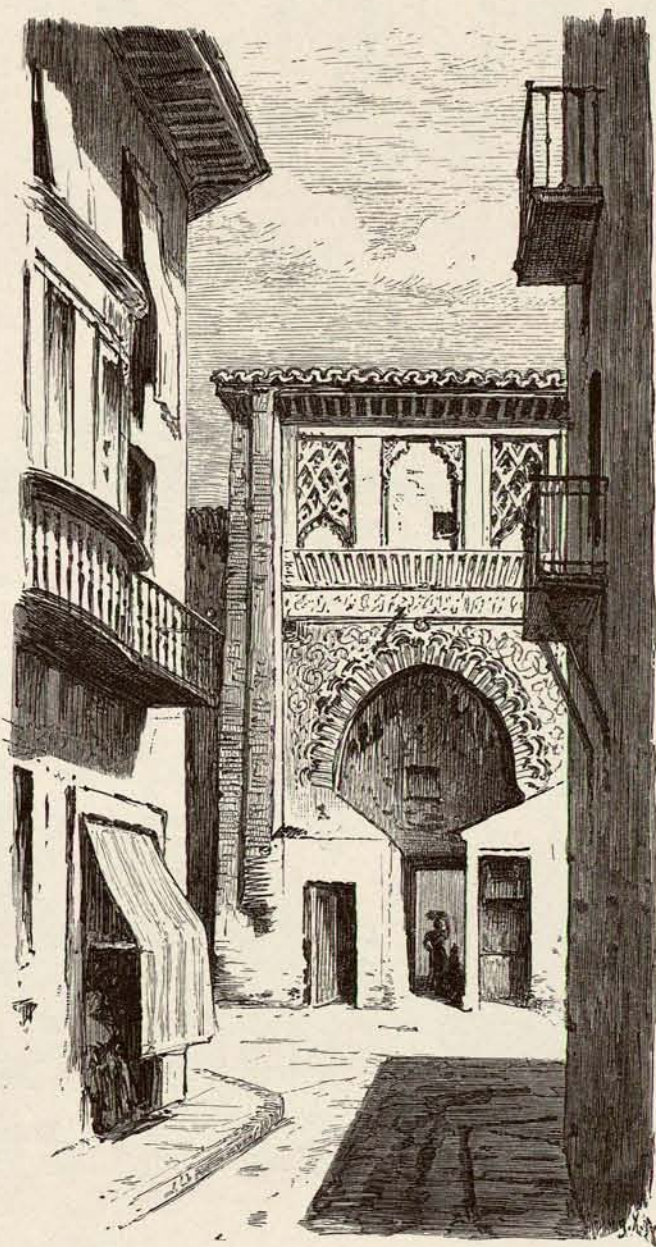
Derrière la mairie, en façade sur la rue et la porte de l'Alcaiceria, s'élevait également autrefois un vaste bâtiment en forme de quadrilatère, qui décrivait vraisemblablement un périmètre immense. Il en reste une vieille porte arabe, dite aujourd'hui Puerta del Carbon ou Porte du Charbon et ainsi nommée parce que, depuis l'occupation chrétienne, elle conduisait aux entrepôts des charbons. Le *patio* laisse voir encore quelques beaux vestiges de constructions mauresques, et il est hors de doute qu'on se trouve là en présence d'un caravansérail, c'est-à-dire d'un vieil hôtel arabe à l'usage des voyageurs de ce temps. Les inscriptions de la porte n'ont aucune valeur historique, et son ornementation, quoique fort bien appropriée à son objet, est d'ordre secondaire.

Beaucoup plus belle et plus importante est la Porte de l'Almadraza, l'*Alma Mater* des Arabes, vis-à-vis de la chapelle royale de la cathédrale. Ce magnifique morceau d'architecture est le seul reste encore intact de l'antique université, où Soliman Alcasem avait établi cette *Academia Alcoranica*, qui forma tant de savants disciples. Transformés en fabrique de tissus, les bâtiments conservent toujours leur splendide ornementation de la vieille époque arabe, ainsi que de nombreuses inscriptions se référant à la destination primitive de cet édifice, où l'on a enseigné autrefois la théologie, les mathématiques, la médecine, la rhétorique, le droit et la politique. Devant la porte, on a trouvé une table romaine, actuellement exposée au Musée Provincial, et faite en l'honneur de Fulvia Sabina Tranquillina Augusta, épouse d'Antonin le Pieux.

Tout près de l'Académie de l'Almadraza, notre itinéraire nous amène à un vieux bazar arabe, l'Alcaiceria ou Maison de César, qui a malheureusement été fort endommagé par un incendie, en 1844. Tel quel, il sert encore, aujourd'hui comme alors, de lieu de séjour aux négociants, d'entrepôt de marchandises et de bourse de commerce, et est entouré d'une ceinture de boutiques et magasins, comme ceux que l'on rencontre à Fez et au Maroc. Avant l'incendie, ce bazar avait le caractère arabe dans toute sa pureté, de même qu'aujourd'hui, sur le Zacatin, la rue des marchands de bric-à-brac rappelle d'une manière complète les ruelles des cités africaines.

Un édifice grandiose, dont les vestiges classiques sont également venus jusqu'à notre temps, était la Monnaie ou Casa de la Moneda. Son portail est formé d'un tapis de faïence, au centre duquel une inscription rend témoignage de l'importance du monument. Construits en 1376, les bâtiments, primitivement affectés à l'installation d'un hospice communal, n'étaient devenus qu'après la conquête chrétienne le siège de la Monnaie. Voici, à titre de spécimen, la première phrase de l'inscription ci-dessus mentionnée :

« Louange au Dieu de Mahomet ! Cet hospice a été bâti par charité, à l'usage des musulmans malades et pour l'amour du Souverain Maître de l'univers. »



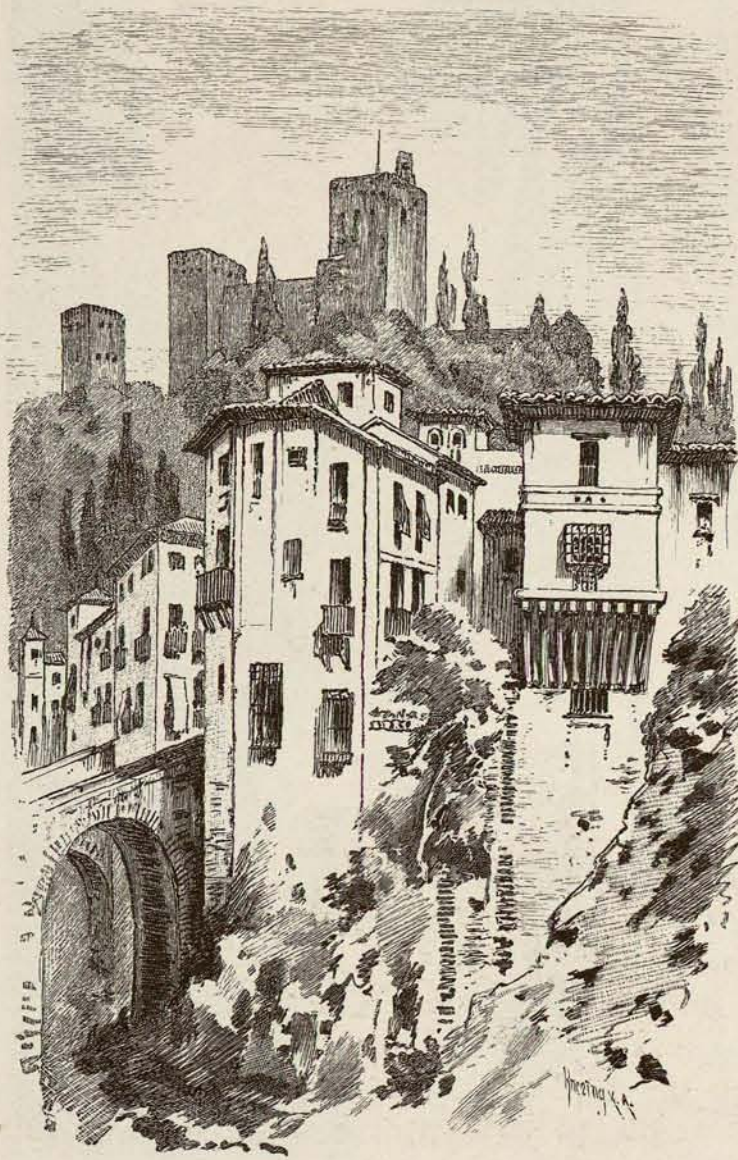
LA CASA DEL CARBON.

A côté de ce monument de la fraternité des mahométans et de leur amour du prochain, monument dont la fondation remonte aux premiers temps de la domination mauresque, nous rencontrons, entre la Carrera del Darro et la Calle San Juan de los Reyes, une grande quantité de vieilles demeures nobiliaires ou *Solariegas*, qui, bien que notablement modifiées et transformées par leurs habitants chrétiens, conservent encore bien des vestiges des races féodales arabes. Leurs *patios*, leurs salles magnifiques et leurs galeries ouvertes disent suffisamment la fastueuse grandeur de leurs anciens fondateurs et habitants.

De même que nous ne mettons pas volontiers de côté un livre intéressant, mais que nous entendons, au contraire, le feuilleter d'un bout à l'autre et le dévorer avec avidité, de même

ici nous ne pouvons nous résigner à cesser la lecture du volume si curieux, que les rues de cette illustre cité tiennent ouvert sous nos yeux. Chaque pierre, chaque fenêtre, chaque coin est un morceau d'histoire, un fragment de l'époque la plus glorieuse de la péninsule ibérique, et ces restes d'un autre âge sont, à Grenade plus que partout ailleurs, bien dignes d'être étudiés.

Quelle ne devait pas être la splendeur de ce palais, qui avait nom la Casa del Chapiz et dont nous retrouvons encore des vestiges à l'entrée du Camino del Sacro Monte. Les écrivains du dix-septième siècle considéraient cet édifice comme une ancienne manufacture de soie, parce que cette industrie continua, sous la domination chrétienne, à s'y exercer par ordre du Gouvernement. Toutefois, il est certain que c'était originairement un château, le palais d'Albaida, construit par un prince Almohade. Le fait est qu'on y voit encore deux admirables *patios*, d'une magnificence vraiment royale. Ils appartiennent à deux époques différentes et très-nettement déterminées. La partie dont on reconnaît le plus aisément la date originale est celle qui est tournée du côté du *Barrio San Miguel bajo*: elle remonte au onzième siècle, et elle est tellement remarquable par la légèreté de sa



DANS LA GORGE DU DARRO.

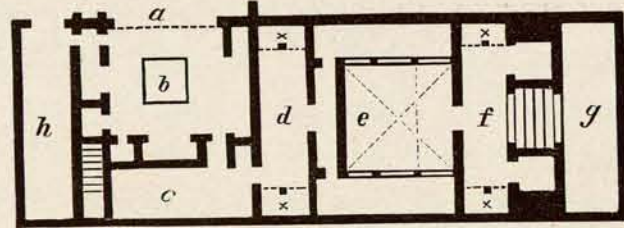
charpente en bois, par l'élégance des corbeaux qui la supportent, par la richesse de conception de ses colonnettes élancées, que l'on peut la mettre sans crainte en parallèle avec les plus belles constructions des temps modernes. Aujourd'hui, chose étrange, ce palais n'est plus habité que par les gens les plus pauvres, et, toujours prêt à s'écrouler, il disparaîtra sous peu jusqu'au dernier atôme. Des jardins magnifiques, tracés entre les bâtiments et le Darro, conduisaient à un pont, qui formait la plus ancienne entrée de l'Alhambra, et n'existent plus actuellement qu'à l'état de souvenirs.

Il est encore dans ce quartier d'autres ruines du plus haut intérêt: ce sont les anciens bains, qui s'élevaient jadis dans la Carrera del Darro, et que l'on peut toujours, si délabrés

qu'ils soient, reconstituer fort bien. Actuellement, on pénètre par une misérable maisonnette dans une cour carrée, où l'on distingue encore très-nettement la distribution primitive du sous-œuvre de l'édifice. Le *patio*, par où l'on entrait dans l'établissement, possédait en son centre un petit réservoir d'eau. De cette cour, un escalier conduisait à un long corridor donnant accès dans une petite galerie transversale, où se trouvaient, à droite et à gauche, des *Alhamies* ou cabinets de repos. Une petite porte reliait cette pièce à la salle de bain, qui contenait la grande baignoire destinée aux ablutions du public.

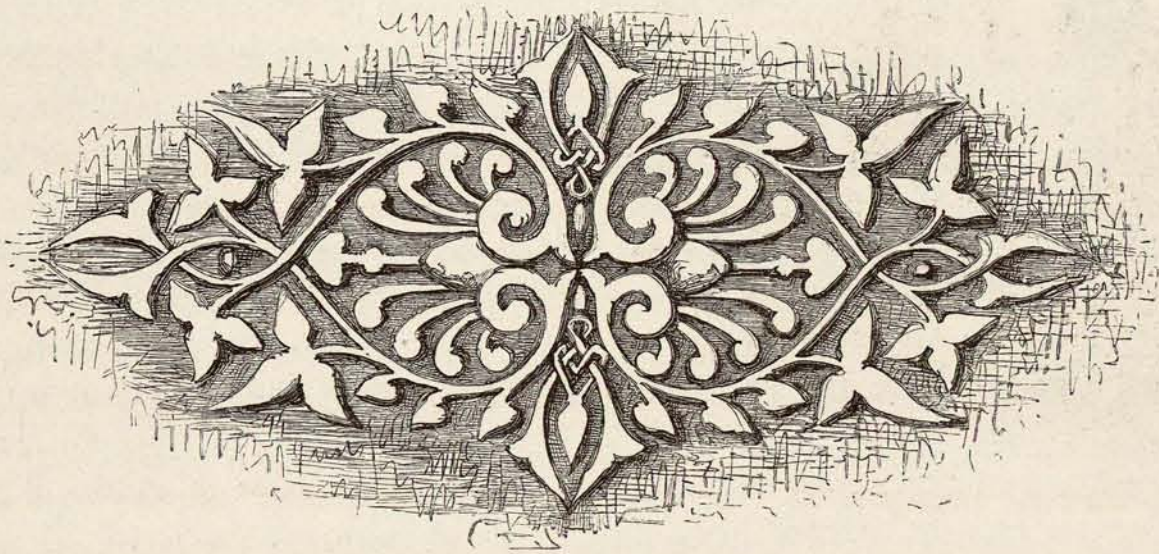
Par derrière, se trouvaient d'autres cabinets pour se déshabiller et se reposer. Le tout était voûté en coupole, et recevait l'air et la lumière par des ouvertures en forme d'étoile. De plus, bien que ce fût là un établissement public, affecté par conséquent aux besoins de la classe pauvre, les murailles portaient une ornementation assez coquette, dont les traces restent encore visibles. La distribution pratique du plan est surtout fort remarquable, ainsi que l'aménagement des portes, disposées de façon à éviter aux baigneurs tout courant d'air importun.

On trouve dans le voisinage de l'église de San Félipe, dans la Calle de Elvira, un autre établissement de bains public, qui est distribué un peu différemment. Il était situé là, dans le quartier le plus peuplé de la ville mauresque, et facilitait ainsi aux croyants la pratique des ablutions que le Coran prescrit à ses disciples.



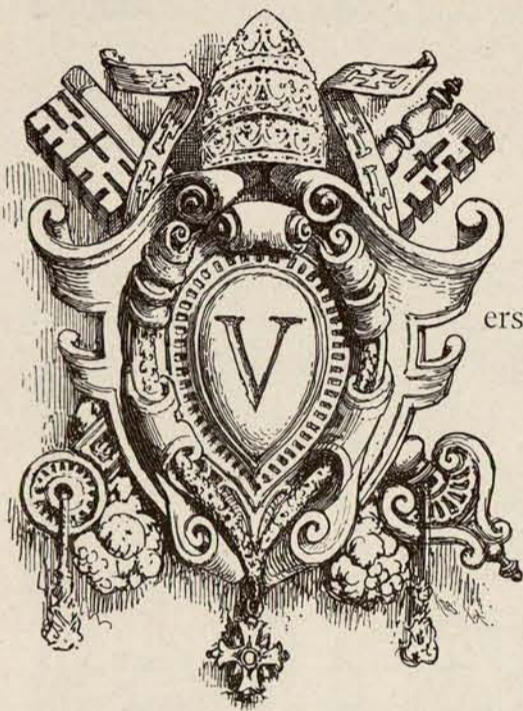
PLAN D'UN ÉTABLISSEMENT DE BAINS ARABE, À GRENADE.

a. Entrée de l'établissement. — b. Fontaine. — c. Corridor. — d. Pièces pour se déshabiller. — e. Grande baignoire. — f. Salle de repos. — x x Alhamies ou Siéges. — g. Bains de vapeur.



## GRENADE SOUS LA DOMINATION CHRÉTIENNE.

### LA CATHÉDRALE.



*Nadie se pasée, hable con  
mujeres, este en corrillos, en  
estas naves so pena de ex-  
comunión y dos ducados para  
obras pias.*

Il est défendu de con-  
verser avec des femmes sous  
les voûtes de cette église,  
sous peine d'excommunication  
et d'une amende de deux ducats  
au profit d'œuvres pies.

VIELLE DÉFENSE INSCRITE SUR LES PILIERS DE LA CATHÉDRALE.

ers les derniers jours de la période de décadence de la domination arabe à Grenade, il existait, d'après la chronique, au nombre des chevaliers maures, un spadassin, nommé Tarfé, qui jouissait d'une grande réputation pour sa force physique et sa témérité. Dans une des innombrables escarmouches que gentilshommes catholiques et musulmans engageaient constamment entre eux de leur propre chef et qui se terminaient toujours par quelque trait de bravoure, le susdit Tarfé réussit une fois à s'approcher assez près du camp chrétien de Santa-Fé pour pouvoir y lancer jusque devant la tente royale sa bonne lance de combat, qui vint en frémissant s'y fixer dans le sol. Un brave chevalier chrétien résolut de relever cette provocation hardie, et de la surpasser en audace.

Cette décision prise, Fernando Perez del Pulgar, tel était le nom de ce digne gentilhomme, partit, à la faveur d'une nuit sombre, avec cinquante de ses compagnons d'armes, parvint à s'approcher des murs de Grenade sans être remarqué des avant-postes, et arriva de la sorte jusqu'à une petite porte, située sur les bords du Darro et gardée par un petit nombre de soldats seulement. Le chevalier égorgea la sentinelle et fit sauter la porte. Après quoi, tandis que les siens en venaient aux mains avec les Maures accourus au secours du poste, il galopa bride abattue à travers les rues de Grenade jusqu'à la grande mosquée et, sans être vu de personne, y fixa sur la porte principale, avec la pointe de son poignard, une tablette qu'il avait eu soin d'apporter et où se lisaient les mots « *Ave Maria* ». Ayant ainsi pris possession du monument au nom de la Mère du Sauveur, il revint au galop jusqu'à la porte et rassembla pour la retraite sa poignée d'hommes, qui continuait toujours à se battre.

Le lendemain, à l'aube, grande fut la fureur que provoqua chez les musulmans la témérité inouïe du brave Don Fernando. Aussi, quelque jours plus tard, vit-on paraître devant le camp chrétien le fameux Maure Tarfé. Revêtu de tout son appareil de tournoi, il traînait derrière lui, attachée à la queue de son cheval, la tablette à l'*Ave Maria*, et défia publiquement le plus brave de venir la reprendre.

Un jeune chevalier, du nom de Garcilaso, releva immédiatement le gant, et, après avoir terrassé le Maure en présence de toute l'armée catholique, attacha *l'Ave Maria* au pommeau de son épée pour le porter au roi.

En reconnaissance du brillant fait d'armes de leur ancêtre, les descendants de Fernando Perez del Pulgar furent dans la suite investis du droit de se tenir assis pendant toute la grand'messe et de se faire enterrer dans la cathédrale de Grenade. Quant aux Garcilaso, ils s'appelèrent désormais Garcilaso de la Vega.

Dès que les rois catholiques Ferdinand et Isabelle eurent fait la conquête de Grenade, leur premier soin fut de construire dans cette ville un sanctuaire digne de la Couronne d'Espagne.

C'est la Capilla real, un superbe mausolée de style gothique, qui sortit tout d'abord du sol, en 1502. Bien que l'on ne connaisse pas exactement l'architecte de cette œuvre magnifique, on suppose du moins que ce *maestro mayor* devait être un certain Geronimo Palacios, ou peut-être encore Felipe de Borgoña (Philippe de Bourgogne).

Deux incomparables sarcophages en marbre blanc décorent la chapelle royale. L'un renferme les ossements des rois catholiques Ferdinand et Isabelle; l'autre contient la dépouille mortelle de leur successeur Philippe I<sup>er</sup> et de Jeanne la Folle, son épouse. Une inscription, gravée sur une console, est rédigée en ces termes :

» Ici reposent Don Fernando, Roi d'Aragon et Doña Isabel, Reine de Castille, dits les Rois Catholiques, les vainqueurs du mahométisme. »

Ferdinand d'Aragon est mort le 23 janvier 1516; Isabelle, son épouse, l'avait précédé dans la tombe, le 26 novembre 1504. Les sarcophages, d'une richesse inouïe d'exécution et de dessin, sont entourés d'une grille de fer, faite également de main de maître. Sur leur face supérieure, sont couchées les statues de marbre des augustes défunts; mais bien qu'elles produisent un effet saisissant, elles ne valent pourtant pas encore celle de Jeanne la Folle, dont le profil si plein de noblesse et de sérénité ne semble aucunement en rapport avec le terrible surnom de la malheureuse reine.

D'aucuns soutiennent énergiquement que les sarcophages des souverains ont pour auteur un des plus célèbres artistes du temps, le sculpteur Bartolomé Ordoñez. Les cercueils de plomb, qui cachent les restes des monarques ainsi que ceux de l'Infante Maria, sont déposés dans un petit caveau pratiqué sous le mausolée, et se reconnaissent à leurs initiales couronnées.

Le retable du maître-autel, conçu dans un style surchargé, renferme plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture, dont le plus remarquable est le bas-relief, qui représente l'entrée des rois catholiques à Grenade et le baptême du Maure. Le transept possède de son côté deux retables en forme de reliquaires, du temps de Philippe IV, avec des bas-reliefs de Mexia et quelques toiles médiocres, et laisse voir, dans la sacristie, une Conception de la Vierge, attribuée à Maître Alonso Cano, ainsi qu'un autre tableau, représentant l'échange du baiser de paix entre le sultan Boabdil el Chico et le roi Ferdinand, son vainqueur. Des reliques fort curieuses sont conservées dans les armoires de la sacristie. Enfin, entre la Capilla real et le Sagrario, on rencontre une chapelle, où sont ensevelis les membres de la famille de Pulgar, dont il a été parlé précédemment.

La cathédrale de Grenade, qui s'est trouvée rajoutée après coup à la Capilla real, est un temple imposant et majestueux, qui figure incontestablement au rang des plus beaux monuments de la Renaissance espagnole. La disposition de ses énormes faisceaux de piliers, qui ne forment pas moins de cinq nefs, appartient cependant plutôt au style gothique qu'à l'architecture gréco-romaine.

Confirmée comme cathédrale sous le vocable de l'Incarnation par bulle pontificale du pape Innocent VIII, cette belle église métropolitaine a sous sa dépendance les évêchés de Cadix et d'Almería.

C'est le 15 mars 1523 que la première pierre fut posée, sous l'épiscopat de l'archevêque Don Pedro Guerrero. Quand l'architecte primitif, Diego de Silva, vint à mourir, après avoir dirigé les travaux pendant plus de quarante ans, son élève Juan de Maeda consentit à continuer son œuvre. En 1571, il passa la main au constructeur du palais de Charles-Quint à l'Alhambra, Maître Juan de Oreo, qui eut lui-même pour successeur, en 1590, Ambrosio de Vico. Enfin, c'est à Gaspar de la Peña et à Rojas que les archives capitulaires font remonter l'honneur d'avoir terminé le monument. Toutes les sculptures de l'intérieur sont de Verdignier, à l'exception d'un médaillon de Risueño, qui représente l'Incarnation.

La cathédrale compte vingt portes, ainsi que vingt groupes de colonnes de style corinthien, qui se répartissent en cinq nefs. La Capilla mayor, de forme semi-circulaire, est supportée par huit piliers gigantesques et décorée de six grands tableaux d'Alonso Cano, qui retracent les principaux épisodes de la vie de la Vierge. Deux statues agenouillées des Rois Catholiques, dûes au ciseau de Pedro de Mena y Medrano, ainsi que deux bustes d'Adam et d'Ève par Alonso Cano, sont des plus remarquables. La cathédrale possède environ seize chapelles, qui sont pour la plupart d'une grande élégance et d'une rare beauté. Celle de San Miguel contient notamment une célèbre toile d'Alonso Cano, *la Soledad — la Solitude*.

C'est un retable placé sous l'invocation de Jésus le Nazaréen qui abrite les meilleurs tableaux de la cathédrale : un Saint Antoine, une Madeleine, un Saint Laurent, un Saint Pierre et un Saint Paul, de Jose de Ribera, dit l'Espagnolet ; un Saint Augustin et un Christ avec la Sainte Vierge, de Cano ; un Saint François, de del Greco : toutes œuvres offertes en 1722 par le trésorier Medinilla. Un Saint Paul de Ribera a disparu par le fait d'une escroc.

La porte de la Capilla real est, sans conteste, le meilleur morceau de pur style gothique que possède l'Espagne, bien qu'à cette époque la Renaissance eût déjà gagné beaucoup de terrain. En revanche, la Puerta del Perdon peut passer pour la meilleure œuvre Renaissance de Silva, et rivalise, par la perfection du détail, avec tout ce que l'Espagne, et peut-être même l'Italie, ont produit de plus beau.

Au-dessus de la porte qui mène à la Sala Capitular, est scellée dans le mur une *Caridad* ou *Charité* du Florentin Torrigiano, l'illustre rival de Michel-Ange. Ce bas-relief provient d'un concours qui fut jadis ouvert à Grenade pour arriver à choisir définitivement l'artiste auquel serait confiée l'exécution des sarcophages des rois.

Avant de quitter la cathédrale, il faut encore admirer sa tour, qui est malheureusement demeurée inachevée, et qui renferme la Salle du Chapitre, où l'on remarque des figures d'apôtres d'un fort bon travail italien, un tableau d'Atanasio, dit Bocanegra, et une toile de Risueño.

Depuis qu'elle est devenue chrétienne, Grenade partage fraternellement le sort de Cordoue, sa voisine, et, complètement insignifiante comme place de commerce, ne compte plus aujourd'hui que 65,000 habitants. La ville moderne couvre les terrains plats, qui s'étendent entre les collines de l'Albaycin et de l'Alhambra. Ses rues sont un peu plus larges et mieux tenues que celles des quartiers arabes, où les ruelles étroites dominant sensiblement.

Parmi les places, il faut signaler la Plaza del Triunfo, qui se trouve à proximité de la Plaza de Toros et laisse voir un vieil hôpital fondé par les rois catholiques. L'ancienne place de la Bibarrambla, débaptisée depuis un certain temps pour prendre le nom de Plaza de la Constitucion, n'a pas encore perdu, malgré sa coupe moderne, tout son ancien cachet d'originalité. On y remarque le palais archiépiscopal, qui ne contient du reste à l'intérieur ni trésors ni richesses d'aucune sorte. Tout au plus, en se plaçant à un point de vue spécial, trouve-t-on quelque intérêt à une galerie de trente-et-un portraits d'archevêques, qui n'ont pas grande valeur artistique : quant à l'*Ecce-homo* de Torrigiano, son authenticité est vivement contestée. En avril 1767,

après l'expulsion des Jésuites, le palais archiépiscopal fut transformé en *Colégio real*, ou, pour mieux dire, affecté à l'installation du collège antérieurement existant.

Le célèbre Zacatin, qui est toujours la rue marchande de Grenade, conduit de la Bibarrambla à la Plaza nueva. Des maisons en surplomb, qui, d'un côté à l'autre de la voie, se touchent presque par les chevrons de leurs combles, laissent les boutiques du rez-de-chaussée dans une demi-obscurité perpétuelle et rappellent singulièrement le quartier juif des vieilles villes allemandes ou italiennes.



MENDIANTS D'ÉGLISE À GRENADE.

Sur la Plaza nueva le palais de la *Audiencia*, l'antique chancellerie construite de 1531 à 1587, étale aux yeux une intéressante façade. Cet édifice est en effet une des productions de la meilleure et de la plus féconde période architecturale de l'Espagne catholique, un fruit de cette incomparable époque où l'on savait allier l'élégance à la majesté. Le *patio* et la cage de l'escalier sont notamment aussi purs dans la ligne qu'élancés dans la forme, et le monument tout entier occupe assurément le premier rang parmi les constructions modernes de Grenade.

En face de la *Audiencia* débouche une rue qui monte à l'Alhambra. Elle servait autrefois de quartier général à une célèbre tribu arabe, la race Gomelès, dont elle a même conservé le



nom, puisqu'elle s'appelle encore Cuesta de los Gomeles. Dans cette rue, nous apercevons, au-dessus du portail d'église de Saint Onofrius, une statue de ce saint, qui compte parmi les meilleures œuvres de l'illustre maître Diego de Silva.

On rencontre si souvent à Grenade le nom de ce sculpteur fameux, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de son talent. Pour bien s'en pénétrer, il suffit de visiter rapidement toutes ces constructions des seizième et dix-septième siècles, cent fois plus dignes d'étude que les productions monotones de l'art contemporain. C'est ainsi que la façade postérieure du couvent de Saint François est redevable à Silva d'un ravissant morceau d'ornementation, qui forme l'angle en saillie de la grande porte et du balcon. De même encore, c'est toujours cet infatigable artiste, qui est l'auteur des décorations extérieures de la Casa de Castril, située dans la rue du Darro; c'est lui qui a donné le plan de cet élégant portrait du seizième siècle; c'est lui qui a dessiné tous ces détails si délicats et si fins, et nul autre que lui n'en eût été capable. On est presque tenté de croire, à la vue de ces merveilles, qu'il existait alors à Grenade une école d'ornementation architecturale, qui aurait su former, sans subir aucunement l'influence italienne, un bon nombre de disciples de premier ordre. Sur l'un des côtés de la Casa de Castril, on aperçoit à côté de la porte un balcon muré, où se lit cette devise: «*Esperandola del Cielo!*» Voici comment Manuel de Jimenez Serrano rapporte l'origine de cette inscription:

«Cette maison était autrefois habitée par Zafra, vieux guerrier blanchi sous le harnais dans les armées des rois catholiques. Certaine nuit, il surprit sa jeune et jolie fille en flagrant délit de rendez-vous galant sur le balcon. Il se glissa, sans être vu, dans la maison, et ayant rencontré un jeune page dans le corridor, il le prit pour le séducteur de sa fille et se mit en devoir de le transpercer de son épée. Le malheureux eut beau protester de son innocence et implorer justice, il finit par aller s'abattre sur le fatal balcon, à l'endroit même d'où venait précisément de s'enfuir le véritable suborneur. «Tu demandes justice, repartit le père en fureur, eh bien! tu ne l'obtiendras pas en ce bas monde»; et, précipitant le pauvre page du haut de la fenêtre, il ajouta: «Meurs, infâme, et ne garde d'espoir qu'en la justice du ciel.» Depuis ce jour, le meurtrier fit murer le balcon qui avait vu cette scène d'horreur, et poser la sinistre inscription commémorative de son crime: «*Que muera, esperandola del cielo!*»

Les salles de San Domingo abritent sous leurs plafonds élevés le musée provincial qui se compose pour la majeure partie de toiles de second et troisième ordre de l'école de Grenade, provenant de couvents et d'églises actuellement ruinés. Deux cabinets spéciaux contiennent toutefois plusieurs tableaux d'Alonso Cano, qui forment, avec une plaque ornée de bas-reliefs et quelques beaux émaux, les pièces les plus précieuses de cette collection sans importance.

Tout autres sont les attrait du Musée des Antiquités, où se trouvent réunis des inscriptions et des objets fort intéressants de la période romaine, des fragments de tombeaux et d'autels, ainsi qu'une incroyable quantité d'objets arabes.

Les églises de Grenade, au double point de vue de l'art décoratif et de l'histoire, ne sont que des monuments d'ordre très-secondaire, bâtis pour la plupart sur les substructions ou fondations d'anciennes mosquées arabes, sans avoir cependant conservé beaucoup de traces de leur destination primitive.

San Geronimo date de l'année du siège, de 1492, et compte par conséquent au nombre des plus vieilles églises chrétiennes de Grenade. Doña Maria Manrique, veuve du grand capitaine de ce nom, ayant reçu de Charles-Quint l'autorisation de faire enterrer son époux sous les voûtes de ce temple, s'engagea en retour à faire achever l'édifice à ses frais. En vertu de cette convention, les cendres de l'illustre soldat furent déposées à San Geronimo, en 1552, à côté de la dépouille mortelle de Doña Maria. De même qu'en tant d'autres endroits, on retrouve encore

dans cette église la main de Silva: c'est lui, en effet, qui a ciselé sur la paroi extérieure de la Capilla les armes de Gonzalve de Cordoue avec l'inscription suivante:

«*Gonzalo Ferdinando a Corduba, Magno Hispanorum Duci, Gallorum ac Acturgarum Terrori.*»

Malheureusement, lors de l'invasion française, au commencement de ce siècle, quelques soldats s'oublièrent jusqu'à profaner cette tombe. Le cercueil de bronze fut brisé; l'épée et les objets précieux qui s'y trouvaient disparurent; les vêtements du mort furent mis en pièces, si bien qu'il ne resta plus dans le caveau que les ossements du grand capitaine. Triste épisode d'une guerre lamentable!

En suivant la Calle Real et après avoir dépassé un petit ermitage, on aperçoit à droite, sur une éminence, une construction, dite El Mirador de Orlando et bâtie par un riche Génois. La route passe devant cet édifice pour aboutir à la Cartuja, vieux monastère fondé en 1513 et originairement habité par trois moines, qui furent massacrés par les Maures.

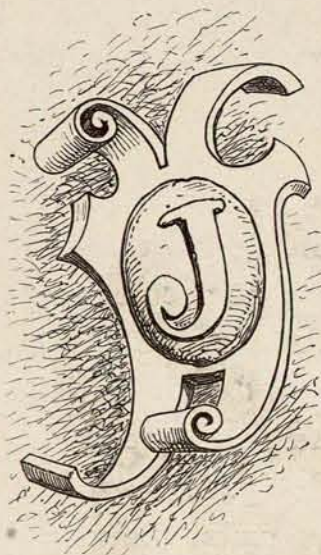
C'est de là, paraît-il, que Gonzalve de Cordoue, lancé à la poursuite d'un détachement de Maures, aperçut pour la première fois la résidence mauresque. Il mit aussitôt genoux en terre pour remercier la Providence, et, dans la suite, cet emplacement lui fut donné en même temps que les jardins d'Alcoudia pour la construction de la Cartuja. Aujourd'hui, le couvent est abandonné et ne possède plus de grandes richesses. On admire cependant encore dans la sacristie, le chœur et le vestiaire, des portes d'un travail admirable, enrichies de mosaïques d'ivoire, de nacre et d'argent. Dans son ensemble, la sacristie est d'ailleurs fort remarquable par ses marbres, son mobilier, ses stucs et ses peintures. Quatre Zurbaran ont disparu de ses murs, mais on y voit encore un Christ mourant d'Alonso Cano et un *Ecce homo*, attribué à l'immortel Moralès, qui méritent au plus haut point de fixer l'attention. Dans le superbe jardin du monastère, où se déroule une vue magnifique, se rencontrent des vestiges bien conservés d'un étang arabe, flanqué de tourelles aux angles. Les bassins de ce genre trahissent toujours le goût oriental et se retrouvent le plus souvent dans les palais mauresques. On croit que c'était ici l'emplacement de la maison de plaisance d'Abn Abiz, et le fait est qu'on ne saurait imaginer situation plus belle.

À quelques heures de la Cartuja, nous arrivons à la gracieuse propriété *El soto de Roma*, dont la Couronne a fait autrefois hommage à Wellington, duc de Ciudad Rodrigo. Il y avait là, du temps des Arabes, un pavillon de chasse, qui avait vraisemblablement succédé à la ville romaine d'Illiberis, ainsi que semble l'attester l'inscription suivante retrouvée dans les décombres: «*S. P. Q. J.*» c'est-à-dire probablement: *Senatus populusque illiberiensis*.



## LE PALAIS DE CHARLES-QUINT

### À L'ALHAMBRA.



Juste au milieu des bâtiments de l'Alhambra, Charles-Quint voulut construire un palais digne de son nom et susceptible d'éclipser par sa beauté toutes les constructions des Maures. C'est en 1526 que commencèrent ces travaux, qui eussent, en tout autre endroit, produit un admirable monument, mais qui malheureusement entraînent tout d'abord la démolition et la perte irréparable de plusieurs constructions mauresques, sans doute fort belles, comme tout le reste de l'Alhambra.

Charles-Quint était venu de Séville à Grenade, et ayant entendu dire que l'Alhambra était le point le plus salubre de l'Andalousie, principalement pendant les chaleurs de l'été, il résolut d'y établir sa résidence, et se mit aussitôt en devoir de réunir les architectes, les artistes et les capitaux nécessaires à l'exécution de son projet.

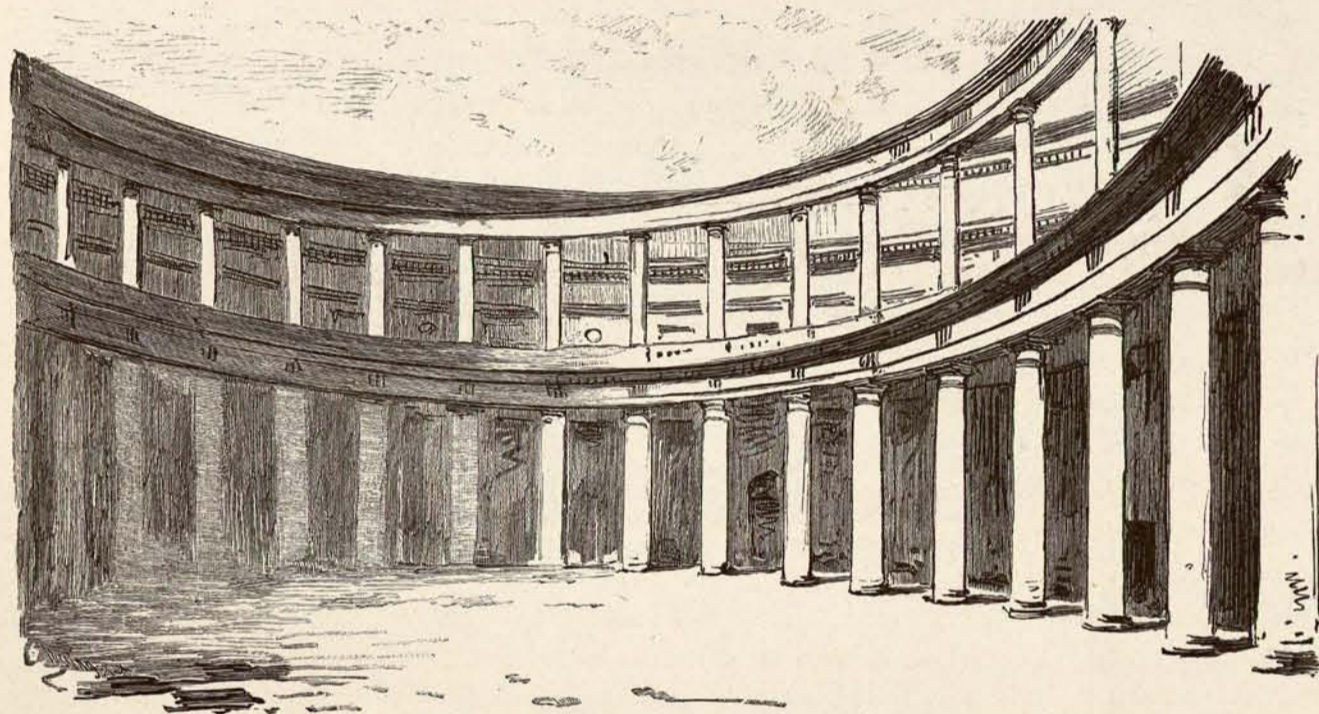
Les Maurisques payaient, à cette époque, à l'empereur, un tribut annuel de 80,000 ducats, pour conserver l'exercice de leur culte. Sur cette somme, Charles-Quint commença par prélever 10,000 ducats pour son palais, en ajouta 6000 autres qu'il prit sur les revenus de l'Alcazar de Séville, et compléta le total par l'addition du produit des galères de Camara et des tribunaux de Grenade, de Loja et d'Alhama. Grâce à ces ressources multiples, il put suivre son dessein et faire venir des artistes du fond de l'Italie.

On se décida pour le style gréco-romain, que l'on copia sur les meilleurs modèles du monde entier, car Charles-Quint tenait à laisser à la postérité un monument capable de rivaliser avantageusement avec tout ce qui avait existé jusqu'alors. On s'inspira des palais de Florence, de la cathédrale de Pise, de Sainte Marie de Rome, et l'on réussit fort heureusement dans cette voie, bien qu'on ne pût évidemment engendrer de la sorte une œuvre d'un style bien pur, ainsi qu'on le reconnaît encore. La partie inférieure contraste singulièrement avec la partie supérieure. Dans la première, ce sont, en effet, les constructions un peu lourdes de l'ordre toscan; dans la seconde, au contraire, c'est le style ionique, marié avec toutes les finesses de la Renaissance et couronné de frises doriques d'une perfection hors ligne. Ces dissemblances architecturales sont moins accusées dans les portails principaux, où il règne plus d'unité et de pureté classique.

Les archives du palais racontent que l'idée de cette construction avait surgi, dès l'an 1526, dans le cerveau de l'empereur, mais que l'exécution de ses projets fut ajournée pendant plusieurs années encore, Pedro Machuca et son fils Luis n'ayant achevé les fondations qu'en 1529. Quand le premier de ces deux architectes mourut, les travaux passèrent aux mains de Juan de Orea et de Juan de Mijares, qui les livrèrent eux-mêmes, en 1583, à Pedro Velasco. L'entreprise fut abandonnée peu de temps après, et le palais n'arriva jamais sous toiture.

Tel quel, il présente extérieurement un double système de pilastres, séparés les uns des autres par des fenêtres à balcons et par des panneaux, qui étalent, dans un gracieux encadrement de fruits et de guirlandes de fleurs, des sculptures magnifiques dans le goût de l'antiquité grecque. Ces œuvres d'art sont attribuées à Morell et à Juan de Vera. Au centre de la façade, à l'Ouest et au Sud, s'élèvent deux portiques imposants, taillés dans les marbres les plus riches et dans cette serpentine de la Sierra Nevada, qui, par son admirable coloration, est sans rivale au monde.

Les bas-reliefs qui décorent le palais sont d'une variété et d'une beauté surprenantes et signés des plus célèbres artistes, tels que Pedro de Ocampo et Antonio de Leval. Les statues sont dûes au ciseau des sculpteurs Salazar et Rojas, et les fleurons sont l'œuvre de Juan de Mijares.



COUR DU PALAIS DE CHARLES-QUINT.

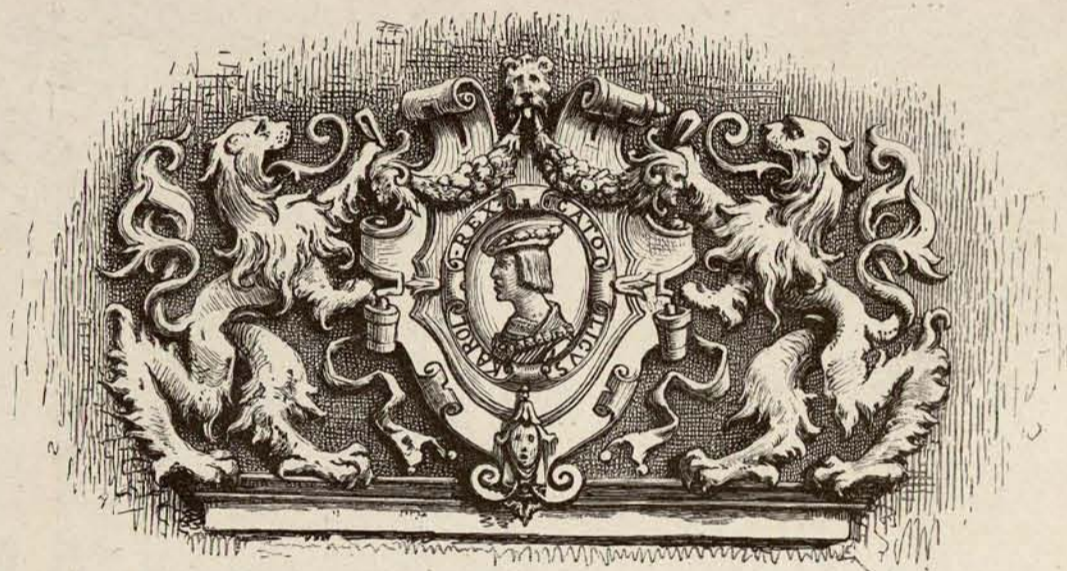
On voit, en somme, que l'on n'a rien épargné pour que le monument réponde pleinement aux intentions du maître: aussi bien, est-ce une raison de plus pour regretter que l'emplacement ait été aussi mal choisi, et que le palais soit demeuré inachevé.

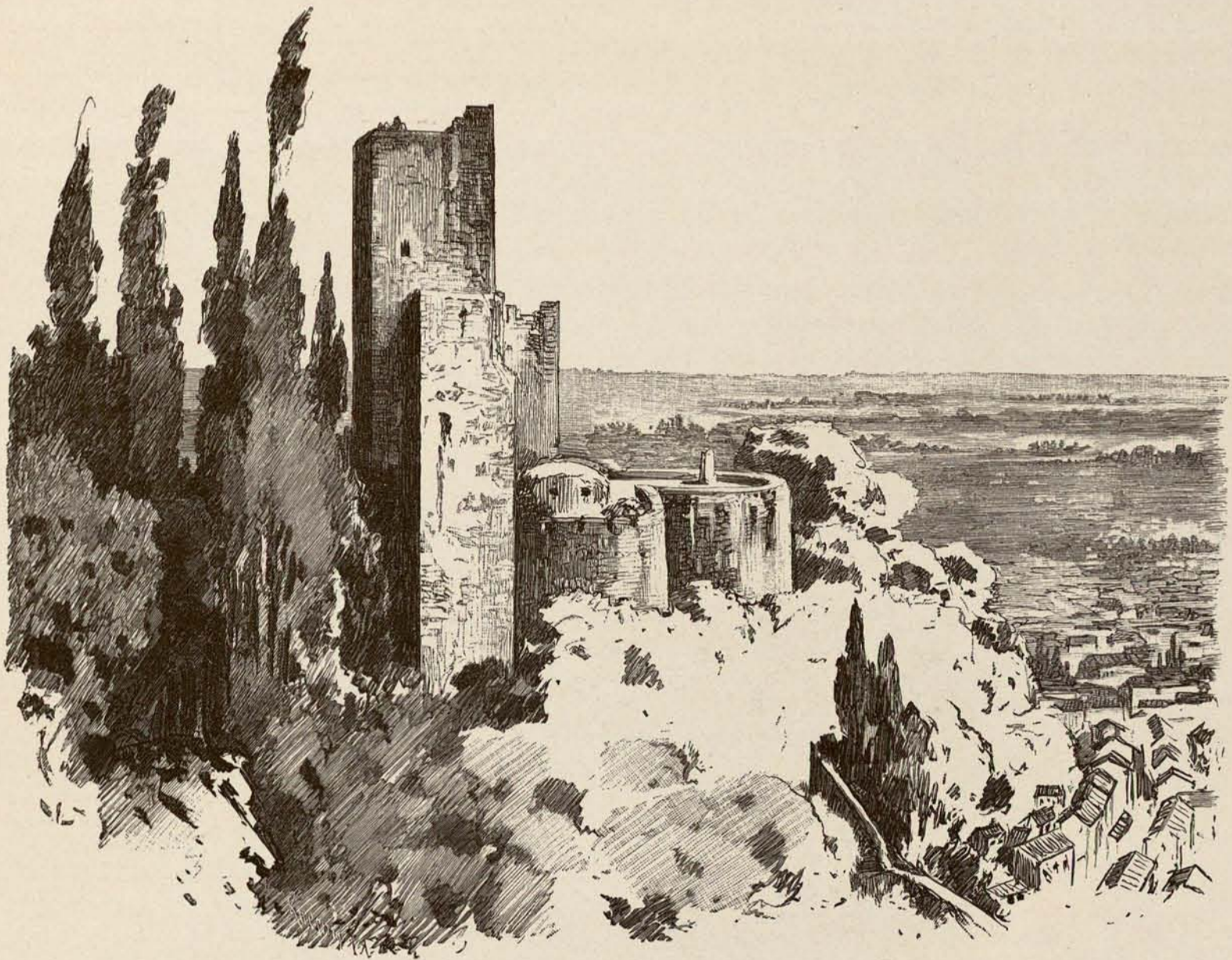
L'intérieur de l'édifice est conçu dans un très-mauvais style, qui entraîne, entre autres inconvénients, une perte de place énorme. En effet, au milieu du quadrilatère occupé par les bâtiments figure une grande cour circulaire, dont la disposition produit nécessairement quatre angles aussi disgracieux qu'inutiles. Trente-deux colonnes élégantes supportent une assise de pierre surmontée d'une galerie de style ionique, qui est elle-même richement décorée sur tout son pourtour. Les motifs d'ornementation s'appliquent même si délicatement et si artistement sur les frises et les architraves, que quatre siècles ont été impuissants à les disjoindre.

Un des angles ci-dessus mentionnés renferme l'escalier; un autre, à l'Est, était destiné à l'installation d'une chapelle. La forme générale du palais le rendait peu logeable, et tout confort domestique était absolument sacrifié à la beauté de l'extérieur. L'habileté de l'architecte et sa richesse d'imagination n'en sont pas moins admirables; quant à l'exécution du gros œuvre et des détails, elle est tout simplement magistrale.

Les parois extérieures portent le plus souvent un revêtement de fine pierre calcaire d'Escuzar; à l'intérieur, les murailles sont garnies de la pierre plus grossière d'Alfacar. Les colonnes et galeries de la cour sont faites d'une sorte d'agglomérat très-dur et très-difficile à travailler, mais en même temps fort beau de couleur et de poli.

Ne quittons pas ce monument, si remarquable dans son état imparfait, sans rappeler les noms fameux des artistes qui ont travaillé à sa construction ou à sa décoration: Juan de Cubillana (1560), Juan del Campo (1565), Landeras (1584), Nuñez de Armijo, les deux Machuca, Ocampo, Leval, Godios et tant d'autres.





LES TOURS ROUGES.

## LAS TORRES BERMEJAS.

### LES TOURS VERMEILLES.

**A** l'ouest de Grenade, dans l'enceinte de l'Alhambra et au centre de la population la plus ancienne, un bastion gigantesque, on pourrait presque dire une forteresse, domine la ville et la Véga. Ce sont les Tours Vermeilles, ainsi nommées à cause de leur couleur externe et construites sur de vieilles substructions romaines, pour tenir en bride les Mozarabes, qui habitaient le faubourg de San Cecilio. Contrairement à cette opinion, il semble bien que les Torres Bermejas existaient déjà du temps du premier Alhamar et qu'elles lui sont même redevables non-seulement d'une réparation ordinaire, mais encore de l'adjonction des ailes latérales. Tout au moins, sait-on par les chroniques, qu'en l'an 889 de l'hégire, les troupes de Damas et celles du khalife Nahil étaient casernées dans ces tours.

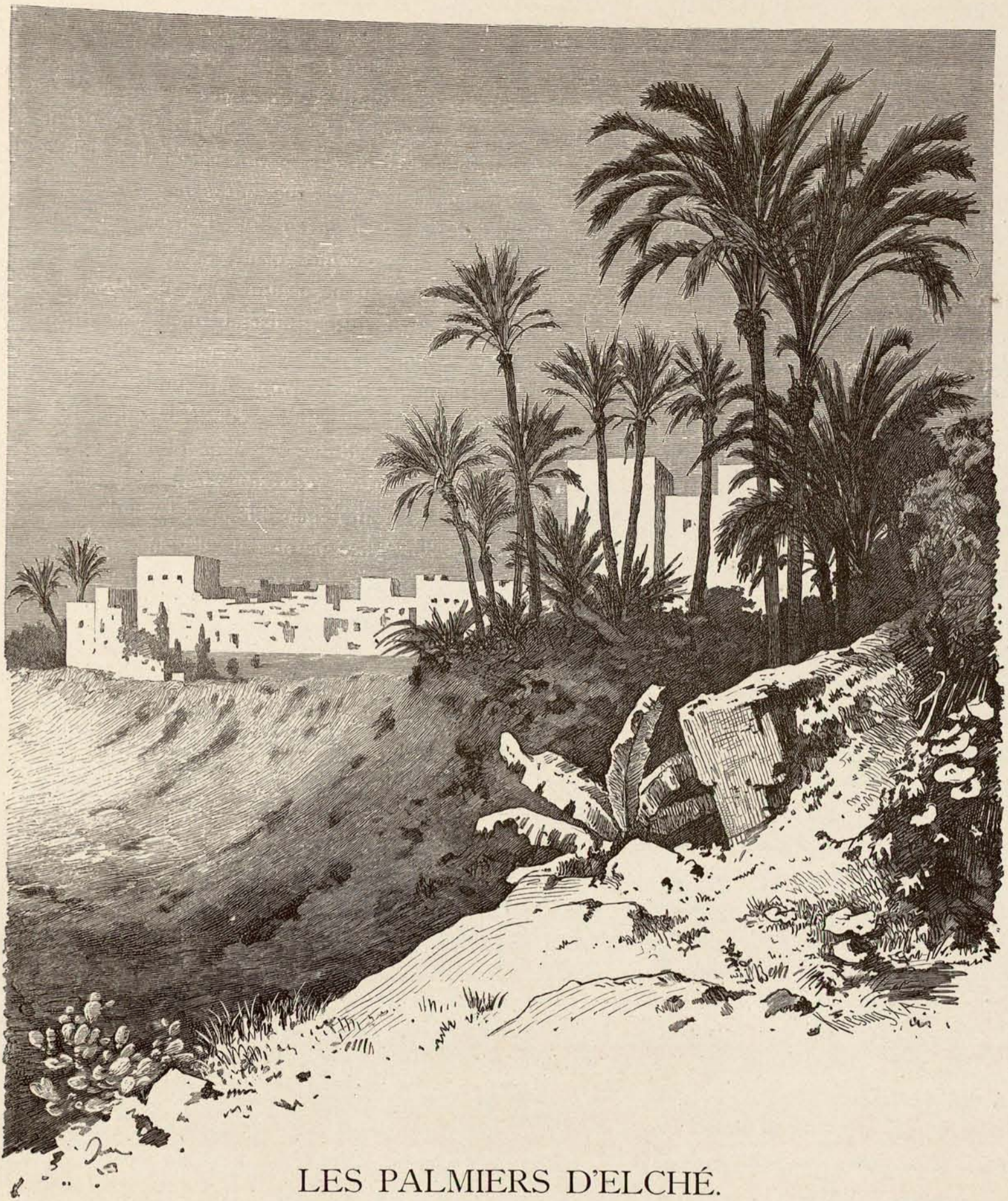
Sous Abderrahman I<sup>er</sup>, fondateur du khalifat de Cordoue, les Torres Bermejas eurent à soutenir deux assauts et se rendirent au Wali d'Elvira-Sherani, qui devint, à la suite de sa victoire, gouverneur de la forteresse.

Les tours pouvaient loger une garnison de deux cents hommes et contenaient des écuries souterraines très-spacieuses, qui existent encore et pouvaient abriter quarante chevaux. L'architecture de ce fort est plus ancienne que celle de l'Alhambra et se rapproche davantage de celle de l'Alcazaba.

C'est du haut de sa plate-forme que nous jetons un dernier coup d'œil sur les splendeurs de la Véga, et sur les riantes habitations de Grenade la jolie, repassant en silence ces vers de Victor Hugo, si poétiques et si vrais :

Grenade efface en tout ses rivales: Grenade  
Chante plus mollement la molle sérénade;  
Elle peint ses maisons des plus riches couleurs;  
Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines,  
Quand, par un soir d'été, Grenade dans ses plaines  
Répand ses femmes et ses fleurs.





### LES PALMIERS D'ELCHÉ.

Un pont magnifique, hardiment jeté à une grande hauteur sur les flots écumants du Vinalopo, nous fait pénétrer dans le vieux nid mauresque d'Elché. Au premier aspect, nous nous croirions presque à Tétouan ou à Tanger, tant le paysage et les habitants nous rappellent les campagnes marocaines. Il semble que l'Europe chrétienne et civilisée ait voulu conserver intact à la postérité ce petit coin si véritablement mauresque, qui se mire dans les mêmes eaux que les cités d'Afrique, situées de l'autre côté de la Méditerranée. Quelques milliers de maisons basses et crépies à la chaux, ou, pour mieux dire, quelques milliers de tas de pierres quadrangulaires couronnés de toits plats et percés, ici et là, de petites fenêtres du plus pur type oriental; des



ruelles étroites et sales, où marchent furtivement de pauvres êtres qui regardent timidement et sans rien comprendre à sa curiosité, l'étranger tout entier plongé dans les jouissances d'un tel spectacle; tout cela est bien fait, en vérité, pour donner au touriste l'impression caractéristique des contrées africaines. On peut dire même que l'idiome des habitants d'Elché contient plus de consonnances gutturales que tout autre dialecte espagnol, et contribue ainsi pour sa bonne part à nourrir l'illusion.

Que si l'on attend le crépuscule pour sortir dans la campagne, alors le rêve devient une réalité: on se meut bien véritablement dans un monde extra-européen, tout nouveau et complètement étranger. On y retrouve encore, il est vrai, nos aunes et nos ormes du Nord, mais ce sont là des arbres exotiques, auxquels les indigènes prodiguent autant d'admiration et de soins qu'on en accorde dans l'extrême Nord à ces orangers-nains, qui vivottent misérablement en serre chaude dans de grandes caisses en bois. Sur l'Alameda d'Elché, on voit se promener voluptueusement à l'ombre des ormeaux les bruns enfants du pays, tandis que nous avons fait, nous, des centaines de lieues pour venir rêver pendant quelques heures sous les palmiers de leur ville. Par quel étrange esprit de contradiction l'homme est-il donc porté à n'admirer et à ne désirer que les biens qui lui manquent, tandis qu'il ne trouve aucune jouissance dans ceux qui sont à sa disposition?

Ainsi donc, poussés par un sentiment tout-à-fait incompréhensible pour les indigènes, nous voilà grimant l'escalier vermoulu du clocher de la belle église paroissiale d'Elché, pour pouvoir goûter d'ensemble sur la plate-forme l'impression féérique du paysage sans pareil, qui va se dérouler subitement sous nos yeux. Contempler à ses pieds ce vieux nid mauresque avec ses taupinières, qui ressemblent à peine à des habitations humaines; voir l'ardent soleil d'Afrique faire mûrir sur les toits plats de ces demeures des épis de maïs ou des olives; regarder indiscretement une jolie fille arabe qui, vêtue de sa longue chemise blanche, fait sécher du linge blanchi et le suspend prosaïquement à des ficelles: ce n'est plus là l'Europe; ce n'est même plus l'Espagne; c'est sans doute le reflet de quelque grand miroir, qui nous renvoie jusqu'ici les images pittoresques de l'Afrique du Nord. A gauche, l'immensité de la mer azurée; à droite, une forêt de palmiers avec sa multitude de feuilles en éventail; au-dessous de nous, cette étrange ville mauresque, tout cela sent les ardeurs du Midi et la végétation des tropiques. L'air qui nous environne, rafraîchi par l'approche du soir et par la brise de mer, est doux comme le velours et chargé des parfums les plus doux; le ciel, toujours pur et sans nuages, est d'un beau bleu d'azur; tout se tait aux alentours et nous invite à la rêverie.

Soudain, quelques coups frappés par les marteaux de deux hommes de fer à l'horloge de la prison de la ville, de la Calandura, nous rappelle qu'il est temps de redescendre de ces hauteurs éthérées à la vie de ce monde, et bientôt nous voici de nouveau dans l'ombre épaisse d'étroites ruelles, nous dirigeant vers le nord pour gagner la Huerta.

Il n'y a qu'un Elché en Espagne, et c'est ici seulement que les efforts de l'homme ont réussi à soumettre le palmier à la culture forestière et à en faire une source de revenus pour les propriétaires. Environ quarante mille de ces arbres, d'une exubérance et d'une vigueur inouïes couvrent la campagne environnante, à l'abri des vents du Nord et des intempéries des saisons. Un système particulier d'irrigations amène jusqu'au milieu des plantations l'eau qui leur est indispensable. Dans une gorge étroite, située à cinq kilomètres de la ville et séparée d'elle par un *Pantano*, c'est-à-dire par une digue en pierre de onze mètres d'épaisseur et de vingt-et-un mètres de hauteur, on retient les eaux du Vinalopo, qui s'écoulent ensuite vers les plantations dans des canaux de vingt centimètres de profondeur sur trois mètres de largeur.

Les palmiers sont disposés régulièrement à deux mètres les uns des autres, et, comme ils n'ont que des racines assez courtes, on cultive dans les intervalles qui les séparent le coton et le trèfle. Il n'est pas d'arbre plus agréable que le palmier. Aussi acclimaté à Elché que dans

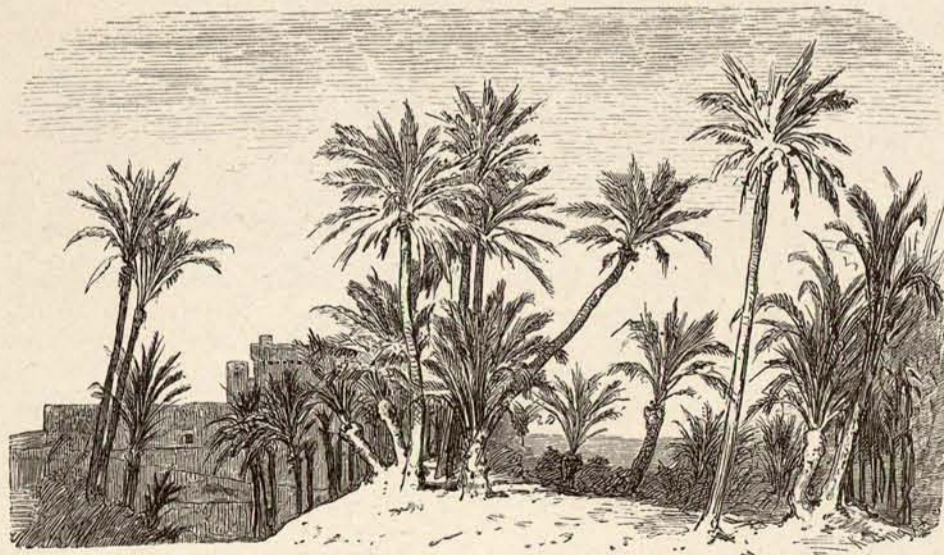
son pays d'origine, d'où il a été importé en Espagne par Abderrahman, il y a de cela des siècles, il n'a besoin que d'air et de lumière et ne nécessite aucune préparation spéciale du sol.

Ses fruits seuls exigent quelque surveillance. Avec l'agilité de l'écureuil, le cultivateur grimpe, à l'aide d'une corde, jusqu'à la couronne de l'arbre, pour y protéger par des ligatures contre les coups de vent et les chutes le fruit à peine formé ou pour le recueillir, quand il est mûr, dans des corbeilles fixées à la ceinture de l'homme.

Après la floraison et la fécondation, la couronne du palmier mâle est dressée et liée en forme de cône, afin de faire blanchir, en les privant de lumière, les feuilles, qui se trouvent ainsi emprisonnées à l'intérieur du bouquet. Une fois décolorées, elles sont expédiées pour le Jour des Rameaux dans toutes les parties de l'Espagne, bénies dans les églises et vendues aux fidèles, comme préservatifs contre le foudre et divers autres maux. Le gain que l'on retire de cette opération, à Elché seulement, atteint annuellement environ 40,000 francs : quant au revenu des palmiers femelles, qui sont à peu près au nombre de trente-cinq mille, il s'élève, bon an mal an, à 1,400,000 réaux soit 466,000 francs.

Le charme que cette forêt de palmiers exerce sur le visiteur est d'un caractère tout spécial. Les arbres, qui, à l'inverse de ce qu'on voit chez nous, ne sont pas assez rapprochés pour produire de grandes masses d'ombre, laissent filtrer jusqu'à terre quelques rayons de soleil, dont les tons crûs, tranchant sur la sombre silhouette des troncs des palmiers, dessinent sur le sol un tapis fait des nuances les plus riches. On comprend, que, dans de telles conditions, la lumière, tamisée par ces brillants bouquets de fruits et de fleurs en éventail, produise sur l'œil une impression éminemment flatteuse.

Les troncs, élancés et relativement maigres, se dressent en l'air comme des manches d'ombrelles et c'est seulement à une grande hauteur qu'ils commencent à lancer leurs rameaux dans toutes les directions. Telles quelles, ces gigantesques fougères, d'une beauté si originale et si noble, ressemblent étrangement à d'immenses parasols déployés, et, en les voyant prodiguer à l'homme, comme pour le remercier de ses soins, les enchantements d'une végétation sans pareille et les larges bénéfices d'une fécondité inépuisable, on ne peut s'empêcher de regretter qu'Elché soit seule à posséder sur la terre d'Espagne une forêt de palmiers.



## ADIEU AU LECTEUR.

**E**lché sera notre dernière étape, ami lecteur, sur cette terre d'Espagne, que nous venons de parcourir ensemble.

Si tu as eu la patience de suivre tes guides jusqu'à la fin du voyage, tu connais maintenant, à peu près comme nous, les beautés naturelles et artistiques de ce pays trop méconnu. Tu sais qu'au-delà des monts, il est pour le touriste bien des merveilles à visiter, depuis les tours de Barcelone jusqu'aux palmiers d'Elché; tu as vu, presque aussi bien que nous, la capitale et les provinces les plus intéressantes; tu es à même de discourir, comme un *hidalgo*, de *señoras* et de *mañolas*, de *toreros* et de *gitanos*, de *tertulias* et de *corridos*.

Sans doute, il nous resterait encore beaucoup à glaner sur le sol de l'Espagne. Mais, si attrayante que soit une pareille étude, il vient fatalement une heure, où le mal du pays commence à se faire sentir et rappelle au voyageur qu'il a laissé derrière lui une famille et des amis. Pour nous, ce moment est venu.

Pardonne-nous donc de te quitter déjà, cher lecteur, et que si, par hasard, tu nous reprochais de ne t'avoir rien dit de certains points dont la réputation n'est plus à faire, notre excuse est toute prête: c'est à la fois un bon conseil et un souhait.

Puissent les omissions volontaires, que nous avons commises, contribuer à t'inspirer, quelque jour, le désir de t'aller promener *tras los montes*! Puissent-elles y ramener au plus tôt les auteurs de cet ouvrage!







1051838

